

EDITORIAL

EXAMEN DE CONSCIENCE

Hier, — c'est à dire à la veille de 1945, — la France était encore toute à la joie de la libération. Trop cependant feignaient de la tenir pour terminée laissant à une minorité le soin de l'achever. Mais une réconciliation tentait de s'esquisser. La France se souhaitait une.

Quant à l'armée, que la guerre mettait au premier plan, les hommes de ce pays paraissaient avoir découvert, à la lumière des rudes combats intérieurs, sans forme spécifiquement militaire souvent, qu'elle n'était ni une étrangère au sein de la nation, ni encore moins une ennemie et qu'un peuple se perd qui compte pour se défendre sur d'autres que soi. Ainsi se préparait, semblait-il, une ère nouvelle pour l'armée: elle s'incarnerait désormais dans la nation.

Comment se fait-il que d'hier à aujourd'hui ces promesses se soient lentement défaits? De l'enthousiasme de Paris délivré à la malsaine fièvre des compétitions électorales, où **l'esprit** qui anima la Résistance a sombré, il y a plus qu'une différence de climat: il y a une révolution avortée et qu'il va falloir patiemment reprendre avec, en moins, cette joie qui adoucit les frictions et fait accepter les sacrifices.

L'histoire de cet avortement est un trop vaste sujet et d'ailleurs hors de la compétence de ce bulletin. Il n'en est pas de même du cas particulier de l'armée dont le trouble actuel est trop étroitement mêlé aux incertitudes du pays pour ne pas en rendre au moins partiellement compte.

On a touché plus haut une première cause de déséquilibre: la part insuffisante prise par les Français de la Métropole à la guerre. Quels que soient les motifs de cette insuffisance: épuisement, détente trop BRUSQUE d'un peuple opprimé, insuffisante préparation de la jeunesse à ses devoirs, attachement parfois irréfliéchi des F.F.I. à leur autonomie, hauteur de l'armée débarquée fière de ses victoires, de sa technique et de sa filiation régulière, enfin très probablement impondérables nés du jeu des hommes et des chapelles, — les faits sont là et il y a, de par la France, des remords et des regrets en liberté.

Cette situation n'a pas échappé au combattant. Ses permissions aussi bien que ses séjours dans les hôpitaux et en convalescence l'ont mis face à face avec un „arrière“ volumineux et peu disposé à le comprendre. Il a fait figure de „poire“. Trop d'hommes jeunes dans les rues, les dancings, les cinémas. Trop d'hommes jeunes en kaki sans, pour autant, de fonction bien déterminée. Beaucoup de galons. Beaucoup de citadines en uniforme. Tout cela lui a paru suspect, surtout au sortir d'une compagnie aux effectifs fondants. Et que dire du soldat venu d'Afrique côtoyant ses cadets en veston et narquois.

De son côté, la nation ne s'est guère intéressée à la guerre. C'est à peine si elle s'est rendu compte qu'on se battait quelque part vers l'est. Elle n'a pas mesuré l'effort de ces hommes qui ont poussé l'ennemi devant eux de la Manche ou de la Méditerranée jusqu'au lac de Constance. Elle a retenu quelques noms de grands chefs et elle a eu raison. Mais l'histoire dira sans doute un jour la difficulté des débarquements, l'ingratitude des „pochés“ à réduire, la dureté des combats dans les Vosges glaciales et boisées, la précision de l'offensive d'Allemagne, et elle s'étonnera de la faiblesse de nos effectifs au regard des résultats obtenus aussi bien que de l'indifférence des contemporains. On ne parle que pour mémoire de la guerre en Extrême-Orient qui n'intéresse personne. C'est trop loin.

Et puis il y a, pour chacun, bien d'autres sujets de préoccupation. Hier c'était l'épuration, — aujourd'hui encore, — dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle a manqué de sérénité. Quelle chance de grandeur pourtant de ce fait perdu! A côté de ce souci d'un ordre qui peut se dire assez relevé, figure la plaie du „marché noir“. Les uns en profitent, les autres en pâtissent. Dans les deux cas le ravitaillement est une préoccupation qui nuit à la solidarité, à l'esprit de guerre, au travail. Enfin les élections sont venues. Elles ont achevé de troubler l'eau. On pensait bien que la surface mentait mais non qu'il suffirait du moindre souffle pour y faire affleurer toutes les impuretés assoupies.

Au milieu de tout cela la capitulation de l'Allemagne a passé bien inaperçue. La victoire a été escroquée de l'enthousiasme auquel elle a droit. Trois événements l'escortaient cependant qui eussent dû, semble-t-il, éveiller la France de son apathie: l'occupation, le retour des prisonniers, celui des déportés.

L'occupation est une saine revanche. Elle fait peser sur l'oppressé les charges que la France a connues pendant cinq ans. En outre, elle a un double sens. D'une part, elle est l'affirmation tangible d'une irréductible différence de méthode. La France ne se venge pas. Elle reconnaît un impératif supérieur aux appétits. D'autre part il y a une partie à jouer pour l'avenir de notre pays, qui, quoi qu'il fasse, restera toujours voisin de l'Allemagne — partie importante, partie passionnante et qui ne passionne personne. Ce qui filtre de l'occupation, ce sont de petits scandales ou des querelles de préséance.

Le retour des prisonniers a été une occasion de constater les difficultés de leur réacclimatement. Ils se sont intégrés tant bien que mal dans un dispositif né de circonstances dont ils n'ont pas eu leur part. Ils demeurent assez réticents et le mal est sous-estimé. Dans cette masse incertaine et morcelée, la politique se prépare à faire des ravages.

Le retour des déportés a semblé faire déferler une lame de fond dans l'inertie générale. L'image, les récits, la publicité, les hommes et les femmes eux-mêmes échappés des bagnes ont soulevé une réprobation qui n'était pas feinte. Mais déjà, malgré les apparences, ce souvenir si jeune s'estompe, rejoignant dans l'oubli et la littérature la Résistance.

„Qu'un jour ce même thème tente
Quelque poète dilettante,
ça m'est égal...
Il écrira sur une table
Dans un bureau très confortable,
Les pieds au chaud...
Son éditeur battra réclame...“

constate déjà philosophiquement le P. Leloir, rescapé de Buchenwald („Je reviens de l'enfer“).

Et voici que sonne ce glas d'une armée en campagne qu'est la démobilisation, avec son inévitable cortège de désorganisation et de substance perdue. Joie des uns, — avec parfois un peu de nostalgie, — désarroi des autres dans leurs unités squelettes, hâte de la nation de voir rentrer une main d'oeuvre inutilement gaspillée désormais dans l'armée, — et aussi détachement amorcé des choses militaires. Le risque d'en revenir aux cloisons étanches d'antan est grand.

C'est sur ce danger menaçant l'oeuvre entreprise au lendemain de la libération qu'il convient maintenant d'insister. La faire toucher du doigt est insuffisant. Il faut voir comment y parer.

On constatera d'abord que l'armée passe par une vague d'impopularité. C'est un fait qui se vérifie historiquement au lendemain de toutes les guerres. A l'issue de celle-ci, il s'y ajoute les causes particulières qu'on vient d'essayer de définir. Enfin l'armée elle-même porte en elle-même des germes de désaffection. C'est

une armée pauvre, encore informe, dont les effectifs paraissent supérieurs à ses moyens en matériel et en encadrement qualifié. D'autre part, ses structures sont encore, dans leur ensemble, celles de 1939. Beaucoup de jeunes hommes, hier disposés à faire leur carrière militaire, se détournent d'elle non parce que la paix est venue mais par écoeurement de ce qu'ils ont vu et des routines dont ils constatent la survivance. La prochaine loi de dégagement des cadres risque aussi, si l'on n'y prend garde, de drainer les éléments les plus dynamiques parmi les officiers d'active.

Tout cela ne contribuera pas à rendre à l'armée son crédit en péril auprès d'une opinion publique déjà trop disposée à se désintéresser des choses sérieuses pour vaquer à ses égoïsmes particuliers. Elle ne semble pas se remémorer ses découvertes de l'an passé et s'imagine aisément que, le danger passé, l'armée n'est plus faite de sa chair mais réduite à la mesure d'un service secondaire lourd au budget. Toutes les erreurs d'hier sont prêtes à reflleurir. Le concept d'armée nationale est compromis. **Le pays ne paraît pas se rendre compte que c'est au lendemain d'une guerre que, pour une part, se gagne ou se perd la suivante.**

Le sort de l'armée, — d'une armée vraiment nationale et efficace — se jouera dans les semaines qui vont suivre. Les communiqués de la Presse, les vues qu'ils prêtent au Général de Lattre, la réunion plénière tenue à Paris et qui a réuni autour de M. Michelet tout ce qui compte dans les trois armées, autant de signes réconfortants d'une réforme intérieure jusqu'ici différée. On voudrait parallèlement voir se dessiner un courant d'intérêt et de sympathie dans le pays. Or, actuellement, il faut reconnaître que rien ne permet de le discerner. On ne retrouve plus l'étincelle jaillie en août 1944 entre le pôle armée et le pôle peuple. La Résistance avait fait ce miracle fugitif dont la France, à l'époque, a peut-être insuffisamment pris conscience. Avec un peu de doigté, il doit être possible de faire revivre ce qui fut.

Ce sont là considérations qui sortent du cadre courant de la vie de l'officier. Il est dépassé par l'événement qui se déroule sur le plan de la politique et du haut commandement. Dans une certaine mesure cela est assez démoralisant pour lui d'attendre que son sort se règle. On voudrait, à l'aube de cette année 1946, qui reprend à son compte les promesses de sa devancière, lui définir sa contribution à la mise en chantier de l'armée nouvelle, quelle qu'elle soit.

S'il est un mot aujourd'hui dévalorisé dans le langage courant c'est celui de **chef**. Jamais cependant les qualités qu'il résume n'ont été plus nécessaires. Il ne s'agit donc pas de céder à la mode qui réprouve le mot mais d'obéir à la loi qui commande le fait. Il y a là une tâche magnifique en perspective. Elle englobe toute la vie de l'officier, son comportement personnel, sa valeur technique, sa mission éducatrice, son rôle social.

Il faut, pour cela, être décidé à remonter le courant. Il faut faire preuve de **caractère**, — ce qui manque sans doute plus que tout en ce moment. Il faut être **désintéressé**, ce qui est aussi rare parce que cela en découle.

Pour conclure, qui ne méditerait aujourd'hui avec profit ces propos extraits de "L'Espoir" de Malraux: „Bientôt vous aurez à former de jeunes officiers. Ils veulent être aimés. Cela est naturel à l'homme. Et rien de mieux à condition de leur faire comprendre ceci: un officier doit être aimé dans **la nature de son commandement**, — plus juste, plus efficace, meilleur, — et non dans les particularités de sa personne... Me comprenez-vous si je vous dis qu'un officier ne doit jamais séduire... Il y a plus de noblesse à être un chef qu'à être un individu... **C'est plus difficile.**"

Noël 1945.

XAVIER DE VIRIEU